

**Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques**

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
  - Pages damaged/  
Pages endommagées
  - Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
  - Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
  - Pages detached/  
Pages détachées
  - Showthrough/  
Transparence
  - Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
  - Continuous pagination/  
Pagination continue
  - Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
  - Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
  - Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									
	12X		16X		20X		24X		28X		32X

# Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 5 FÉVRIER, 1880.

No. 16.

## UN ROI DANS LA CAMPAGNE.

*Suite.*

Et dehors, l'orage hurlait et rugissait toujours avec la même violence!

Tout à-coup on frappa violemment à la porte extérieure; la mère se leva en portant un cri de joie:

"Le voilà!" s'écria-t-elle, et elle se hâta de tirer les verrous.

Mais la pauvre femme ne put contenir un cri de surprise, car, au lieu de Bernard, ce fut un vieillard grand et maigre qui entra; les cheveux blancs qui couronnaient son front lui donnaient un air vénérable. Il était tout vêtu de noir, et portait des culottes courtes et une longue redingote boutonnée; à son chapeau à trois cornes, on pouvait reconnaître qu'il était prêtre. L'eau ruisselait de ses habits.

Pierre, qui s'était respectueusement levé à son entrée, lui dit d'un ton interrogateur:

"Bonjour, monsieur le curé?"

Le curé de la paroisse, car c'était lui, comprit le désir du paysan.

"Bonnes gens, dit-il pendant qu'il secouait la pluie de son chapeau et qu'il rapprochait une chaise du feu, bonnes gens, vous permettrez, j'espère, que je cherche auprès de vous un abri contre l'orage? J'ai dû aller loin d'ici assister un blessé!..."

—Un blessé? fit Gertrude avec anxiété, pendant qu'elle mettait une branche de sapin au feu et qu'elle essayait à l'aide du soufflet, de la faire flamber.

—Oui, mère Gertrude, dit le curé d'une voix triste; il y a eu une bataille terrible, sur la route de H... entre des gens qui revenaient de la procession.

—O mon Dieu! et notre Bernard! s'écria la mère, le cœur oppressé.

—Qui est le blessé, monsieur le curé?" demanda Pierre sans paraître faire attention à cette question. Le curé poursuivit:

"Bien que le jeune homme soit grièvement blessé, les plaies ne semblent pas mortelles; quelques jours de repos suffiront pour le remettre.

—Et mon fils, dit Gertrude en l'interrompant, mon enfant n'est pas encore de retour!

—Qui est le blessé? demanda de nouveau Pierre d'une voix plus pressante; au nom du Seigneur, dites-le-moi.

—Je vous répète, dit le curé, que la blessure n'est pas mortelle; dans un instant on apportera ici le blessé. Quel qu'il puisse être, je vous en conjure, soyez calmes, car la vie de ce jeune homme dépend du silence et de la tranquillité qui se fera autour de lui."

Il n'y avait plus de doute, ces paroles étaient trop claires. Gertrude se précipita vers la porte, poussant un cri d'angoisse.

"Oh! dites-moi, dites-moi où est mon enfant, mon Bernard? rendez-moi mon fils unique!" s'écria-t-elle en sanglotant.

Pierre saisit la main du pasteur.

"Oh! monsieur le curé, dites-moi ce qu'il en est? Bernard est-il mort? ou qu'en est-il? ne me torturez pas plus longtemps en me laissant dans cette inquiétude.

—Pierre, mon ami, reprit le curé d'une voix douce, je ne veux pas vous tromper; c'est vrai, c'est votre fils qu'on va apporter; mais il n'est pas mort, il n'est que blessé, et il reste beaucoup d'espoir de le sauver. Rassurez votre femme, afin que le patient puisse être reçu avec calme; la vie de votre enfant en dépend!"

Le bon père avait écouté avec une émotion douloureuse les paroles du curé. Son cœur était en proie à d'inhumaines et indicibles souffrances; avec une sombre fureur et d'une voix déchirante il s'écria:

"Ah! le lâche brigand a assassiné mon fils!"

—Mon ami, reprit le curé, il ne faut accuser personne légèrement.

—Ah! ce matin, un triste pressentiment m'annonça un malheur quand je vis le rancuneux Henri prendre le chemin qu'avait suivi mon fils. Il ne lui suffisait pas de détruire mes récoltes, d'empoisonner mes bœufs et de me tourmenter de toutes façons; il lui fallait encore le sang de mon unique enfant, de mon Bernard!"

—Pierre! dit sévèrement le curé, il ne faut accuser personne! Rappelez-vous que vous péchez grandement en accusant si témérairement votre ennemi d'avoir commis ce crime affreux! Et puis, je vous le répète, la

blessure que votre fils a reçue est susceptible de guérison; prenez donc bon courage, espérez en la bonté de Dieu! on va apporter le jeune homme, contenez-vous et n'exposez pas votre enfant à une mort certaine."

Pierre pencha douloureusement la tête sur sa poitrine; Gertrude anéantie, s'affaissa sur une chaise.

Au dehors les pas se rapprochèrent bientôt, et un léger sifflement se fit entendre. Le curé se leva, porta le doigt à sa bouche pour recommander le silence, et il ouvrit la porte.

Quatre hommes entrèrent avec une civière. Sur une couche préparée à la hâte, et sous une couverture de laine, était étendu un jeune homme. Les yeux étaient fermés, la figure aussi pâle que les linges qui entouraient sa tête; il était là, immobile comme un mort; le mouvement de ses lèvres bleues, qui s'élevaient et s'abaissaient lentement pour livrer passage à une respiration pénible, indiquaient seul que la vie n'était pas éteinte en lui.

A la vue de ce triste spectacle, Gertrude leva la tête et poussa un cri déchirant.

"Bernard! mon enfant!" s'écria-t-elle, et elle tomba évanouie sur le sol.

Sur un signe du curé, on emporta la malheureuse femme.

Pierre se tenait à côté de la civière; la plus profonde douleur était peinte sur son visage; cependant il eut assez de force pour maîtriser son émotion. La figure penchée au-dessus de son fils, il n'osait, pour ainsi dire, respirer, pour ne pas troubler le malade, qui ne le reconnaissait plus.

Désespéré, il saisit la main du curé.

—Oh! sauvez-le, monsieur, c'est mon fils unique; si vous sachiez combien il m'est cher, vous le sauveriez!..."

Le pasteur lui adressa quelques paroles de consolation qui, comme un baume bienfaisant, ranimèrent ses esprits. Un cœur aimant s'ouvre si facilement aux douceurs de l'espérance.

Le jeune blessé fut transporté avec précaution sur un lit. Le curé mit la plaie à découvert, l'examina avec attention, et acquit la conviction que, bien qu'elle fût grave, elle n'était pas mortelle.

moment où ils disparurent au milieu de la brume. La nuit arriva. La mer devint de plus en plus mauvaise. *La Jeune-Hardie*, attirée par les courants qui avoisinent ces parages, risquait d'aller s'engloutir dans le Maelstrom. Elle fut obligée de fuir vent arrière. En vain croisa-t-elle pendant quelques jours sur le lieu du sinistre : la chaloupe du brick, la goëlette, le capitaine Louis et les deux matelots ne reparurent pas. André Vasling rassembla alors l'équipage, prit le commandement du navire et fit voile vers Dunkerque.

Jean Cornbutte, après avoir lu ce récit, sec comme un simple fait de bord, pleura longtemps, et s'il eut quelque consolation, elle vint de cette pensée que son fils était mort en voulant secourir ses semblables. Puis, le pauvre père quitta ce brick, dont la vue lui faisait mal, et il rentra dans sa maison désolée.

Cette triste nouvelle se répandit dans tout Dunkerque. Les nombreux amis du vieux marin vinrent lui apporter leurs vives et sincères condoléances. Puis, les matelots de *la Jeune-Hardie* donnèrent les détails les plus complets sur cet événement, et André Vasling dut raconter à Marie, dans tous ses détails, le dévouement de son fiancé.

Jean Cornbutte réfléchit, après avoir pleuré, et le lendemain même du mouillage, voyant entrer André Vasling chez lui, il lui dit :

« Êtes-vous bien sûr, André, que mon fils ait péri ? »

— Hélas ! oui, monsieur Jean ! répondit André Vasling.

— Et avez-vous bien fait toutes les recherches voulues pour le retrouver ?

— Toutes, sans contredit, monsieur Cornbutte ? Mais il n'est mathématiquement que trop certain que ses deux matelots et lui ont été engloutis dans le gouffre du Maelstrom.

— Vous plairait-il, André, de garder le commandement en second du navire ?

— Cela dépendra du capitaine, monsieur Cornbutte.

— Le capitaine, ce sera moi, Au heu, répondit le vieux marin. Je vais rapidement décharger mon navire, composer mon équipage et courir à la recherche de mon fils !

Votre fils est mort ! répondit André Vasling en insistant.

— C'est possible, André, répliqua vivement Jean Cornbutte, mais il est possible aussi qu'il se soit sauvé. Je veux fouiller tous les ports de la Norvège, où il a pu être poussé, et, quand j'aurai la certitude de ne plus jamais le revoir, alors, seulement, je reviendrai mourir ici ! »

André Vasling, comprenant que cette décision était inébranlable, n'insista plus et se retira.

Jean Cornbutte instruisit aussitôt sa nièce de son projet, et il vit briller

quelques lueurs d'espérance à travers ses larmes. Il n'était pas encore venu à l'esprit de la jeune fille que la mort de son fiancé pût être problématique ; mais à peine ce nouvel espoir fut-il jeté dans son cœur, qu'elle s'y abandonna sans réserve.

Le vieux marin décida que *la Jeune-Hardie* reprendrait aussitôt la mer. Ce brick, solidement construit, n'avait aucune avarie à réparer. Jean Cornbutte fit publier que s'il plaisait à ses matelots de s'y embarquer, rien ne serait changé à la composition de l'équipage. Il remplacerait seulement son fils dans le commandement du navire.

Pas un des compagnons de Louis Cornbutte ne manqua à l'appel, et il y avait là de hardis marins, Alain Turquette, le charpentier Fidèle Misonne, le Breton Penellan, qui remplaçait Pierre Nouquet comme timonier de *la Jeune-Hardie*, et puis Gradlin, Aupic, Gervique, matlots courageux et éprouvés.

Jean Cornbutte proposa de nouveau à André Vasling de reprendre son rang à bord. Le second du brick était un manoeuvrier habile, qui avait fait ses preuves en ramenant *la Jeune-Hardie* à bon port. Cependant, on ne sait pour quel motif, André Vasling fit quelques difficultés, et demanda à réfléchir.

« Comme vous voudrez, André Vasling, répondit Cornbutte. Souvenez-vous seulement que, si vous acceptez, vous serez le bienvenu parmi nous. »

Jean Cornbutte avait un homme dévoué dans le Breton Penellan, qui fut longtemps son compagnon de voyage. La petite Marie passait autrefois les longues soirées d'hiver dans les bras du timonier, pendant que celui-ci demeurait à terre. Aussi avait-il encore conservé pour elle une amitié de père, que la jeune fille lui rendait en amour filial. Penellan pressa de tout son pouvoir l'armement du brick, d'autant plus que, selon lui, André Vasling n'avait peut-être pas fait toutes les recherches possibles pour retrouver les naufragés, bien qu'il fût excusé par la responsabilité qui pesait sur lui comme capitaine.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés que *la Jeune-Hardie* se trouvait prête à reprendre la mer. Au lieu de marchandises, elle fut complètement approvisionnée de viandes salées, de biscuits, de barils de farine, de pommes de terre, de porc, de vin, d'eau-de-vie, de café, de thé, de tabac.

Le départ fut fixé au 22 mai. La veille au soir, André Vasling, qui n'avait pas encore rendu réponse à Jean Cornbutte, se rendit au logis. Il était encore indécis et ne savait quel parti prendre.

Jean Cornbutte n'était pas chez lui, bien que la porte de sa maison fût

ouverte. André Vasling pénétra dans la salle commune, attendant à la salle de la jeune fille, et, là, le bruit d'une conversation animée frappa son oreille. Il écouta attentivement et reconnut les voix de Penellan et de Marie.

Sans doute la discussion se prolongeait déjà depuis quelque temps, car la jeune fille semblait opposer une inébranlable fermeté aux observations du marin breton.

« Quel âge a mon oncle Cornbutte ? » disait Marie.

— Quelque chose comme soixante ans, répondait Penellan.

— Eh bien ! ne va-t-il pas affronter des dangers pour retrouver son fils ?

— Notre capitaine est un homme solide encore, répliquait le marin. Il a un corps de bois de chêne et des muscles durs comme une barre de réchange ! Aussi, je ne suis point effrayé de lui voir reprendre la mer !

— Mon bon Penellan, reprit Marie, on est forte quand on aime ! D'ailleurs, j'ai pleine confiance dans l'appui du Ciel. Vous me comprenez et vous me viendrez en aide !

— Non ! dit-il Penellan. C'est impossible, Marie ! Qui sait où nous dérивerons, et quels maux il nous faudra souffrir ! Combien ai-je vu d'hommes vigoureux laisser leur vie dans ces mers !

— Penellan, reprit la jeune fille, il n'en sera ni plus ni moins, et si vous me refusez, je croirai que vous ne m'aimez plus ! »

André Vasling avait compris la résolution de la jeune fille. Il réfléchit un instant, et son parti fut pris.

« Jean Cornbutte, dit-il, en s'avançant vers le vieux marin qui entrat, je suis des vôtres. Les causes qui m'empêchaient d'embarquer ont disparu, et vous pouvez compter sur mon dévouement.

— Je n'avais jamais douté de vous, André Vasling, répondit Jean Cornbutte en lui prenant la main. Marie ! mon enfant ! » dit-il à voix haute.

Marie et Penellan parurent aussitôt.

« Nous appareillerons demain au point du jour avec la marée tombante, dit le vieux marin. Ma pauvre Marie, voici la dernière soirée que nous passerons ensemble ! »

— Mon oncle, s'écria Marie en tombant dans les bras de Jean Cornbutte.

— Marie ! Dieu aidant, je te ramènerai ton fiancé.

— Oui, nous retrouverons Louis ! ajouta André Vasling.

— Vous êtes donc des nôtres ? demanda vivement Penellan.

— Oui, Penellan, André Vasling sera mon second, répondit Jean Cornbutte.

— Oh ! oh ! fit le Breton d'un air singulier.

Le jeune homme avait reçu une longue et large entaille sur le front, à côté des tempes. La blessure paraissait faite par un coup de bâton porté avec violence.

Le bon pasteur, qui, de même que la plupart des curés de campagne, avait quelques connaissances en chirurgie, pansa de nouveau la plaie, en attendant que des soins pussent lui être donnés par le chirurgien qu'on irait prévenir.

Bernard était étendu, sans parole, sur son lit ; il ne reconnaissait personne ; de temps en temps il avalait avec peine un peu de liquide, et paraissait insensible à la douleur même.

Pierre était assis à côté de lui, le bras appuyé sur la couche ; son regard inquiet ne quittait pas un seul instant le visage de son fils ; il vivait avec anxiété tous les mouvements du malade.

Gertrude, devenue plus calme, s'était placée au chevet ; des larmes soulageaient son cœur oppressé. De temps en temps, elle approchait une boisson rafraîchissante des lèvres du jeune homme, soutenait sa tête avec toute la sollicitude que peut avoir une mère, et cherchait par tous les moyens à adoucir ses souffrances.

VI.

Par tout le village, le bruit s'était répandu avec rapidité que l'auteur de l'attentat commis sur Bernard ne pouvait être personne autre qu'Henri.

La haine qu'il portait à la famille de son voisin, ses menaces, et surtout sa présence dans le village de H..., et le cri accusateur poussé par Pierre, au moment où il avait appris le crime, tous cela se réunissaient pour constituer de grosses préventions à la charge du paysan.

Il paraissait avoir profité de l'obscurité, et quelques-uns se disaient à l'oreille qu'ils l'avaient vu se mettre en route, pour retourner chez lui, à la même heure que sa victime, et que, suivant son habitude, il était armé d'un gros bâton. Il n'y avait donc plus le moindre doute que seul il ne fut l'assassin de Bernard ! Quel autre que lui eût pu commettre ce crime sur un jeune homme que la douceur de son caractère faisait aimer de tous ?

La justice, informée des soupçons qui pesaient sur Henri, donna en secret l'ordre de l'arrêter et de le conduire en prison.

Il était encore de fort bonne heure. Aux premiers rayons du soleil, Henri avait quitté son lit et éveillé ses domestiques. Une grande activité régnait dans la ferme et ses alentours, et le fermier, tout affairé, donnait ses ordres aux domestiques et aux servantes. Anna s'occupait à échafauder dans le foyer un grand feu de tourbe...

A cet instant, des gendarmes entrèrent dans la maison. En les voyant, la jeune fille pâlit d'effroi et recula jusqu'à la porte de derrière. Ces redoutables agents de la loi inspirèrent dans le pauvre pays une terreur toute particulière, en partie par suite de leur équipement imposant, en partie à cause de la fatale mission dont ils sont chargés.

Henri, sans se troubler, s'approcha d'eux et leur dit poliment :

« Bonjour, mes amis, que désirez-vous ? »

L'un des gendarmes lui mit la main sur l'épaule en disant :

« Henri Roster, au nom de la loi, suivez-nous ! »

Le paysan fut douloureusement saisi par cette déclaration ; avec un effroi visible il sauta d'un pas en arrière et s'écria :

Moi vous suivre ? être emmené prisonnier comme un voleur, pour quoi donc ?

— Ce sont nos ordres, ainsi pas de résistance. Chez le juge vous apprendrez le motif de votre arrestation : nous ne sommes chargés que de vous arrêter. »

La rage et le dépit s'allumèrent dans le cœur d'Henri. Il passa vivement son bras autour de l'arbre en fer qui dans un coin du foyer servait de support aux chaudières, et de là il parut braver en désespéré les agents de la loi.

Les deux gendarmes s'avancèrent vers le paysan avec l'intention évidente de recourir à la force, s'il le fallait, pour s'emparer de lui.

Mais la fille d'Henri se jeta tout à coup à leurs pieds ; elle embrassa convulsivement la jambe de l'un des gendarmes, comme pour l'empêcher d'avancer, et s'écria en pleurant :

— 32 —

Un hivernage dans les Glaces

I.

LE PAVILLON NOIR

« Voilà bien mon beau brick ! s'écriait-il, propre et rangé comme s'il appartenait de Dunkerque ! Pas une avarie ! Pas un cordage de moins !

— Voyez-vous votre fils le capitaine ? lui demandait-on.

— Non, pas encore. Ah ! c'est qu'il est à son affaire !

— Pourquoi ne hissez-vous pas son pavillon ? demanda Clerbaut.

— Je ne sais guère, mon vieil ami, mais il a une raison sans doute.

— Votre longue-vue, mon oncle, dit Marie en lui arrachant l'instrument des mains, je veux être la première à l'apercevoir !

— Mais c'est mon fils, mademoiselle !

— Voilà trente ans qu'il est votre fils, répondit en riant la jeune fille, et

il n'y a que deux ans qu'il est mon fiancé ! »

La Jeune-Hardie était entièrement visible. Déjà l'équipage faisait ses préparatifs de mouillage. Les voiles hautes avaient été carguées. On pouvait reconnaître les matelots qui s'élançaient dans les agrès. Mais ni Marie, ni Jean Cornbutte n'avaient encore pu saluer de la main le capitaine du brick.

« Ma foi, voici le second, André Vasling ! s'écria Clerbaut.

— Voici Fidèle Misonne, le charpentier, répondit un des assistants.

— Et notre ami Penellan ! » dit un autre, en faisant un signe au marin ainsi nommé.

La Jeune-Hardie ne se trouvait plus qu'à trois encablures du port, lorsqu'un pavillon noir monta à la corne de brigantine... Il y avait deuil à bord !

Un sentiment de terreur courut dans tous les esprits et dans le cœur de la jeune fiancée.

Le brick arrivait tristement au port, et un silence glacial régnait sur son pont. Bientôt il eût dépassé l'extrémité de l'estacade. Marie, Jean Cornbutte et tous les amis se précipitèrent vers le quai qu'il allait accoster, et, en un instant, ils se trouvèrent à bord.

« Mon fils ! » dit Jean Cornbutte, qui ne put articuler que ces mots.

Les marins du brick, la tête découverte, lui montrèrent le pavillon de deuil.

Marie poussa un cri de détresse et tomba dans les bras du vieux Cornbutte.

André Vasling avait ramené la Jeune-Hardie ; mais Louis Cornbutte, le fiancé de Marie, n'était plus à son bord.

II.

LE PROJET DE JEAN CORNBUTTE.

Dès que la jeune fille, confiée aux soins de charitables amis, eut quitté le brick, le second, André Vasling, apprit à Jean Cornbutte l'affreux événement qui le privait de revoir son fils, et que le journal du bord rapportait en ces termes :

« A la hauteur du Maelstrom, 26 avril, le navire s'étant mis à la cape par un gros temps et des vents de sud-ouest, aperçut des signaux de détresse que lui faisait une goëlette sous le vent. Cette goëlette, de son mât de misaine, coarçait vers le gouffre, à sec de toiles. Le capitaine Louis Cornbutte, voyant ce navire marcher à une perte imminente, résolut d'aller à bord. Malgré les représentations de son équipage, il fit mettre la chaloupe à la mer, y descendit avec le matelot Controis et Pierre Nouquet le timonier. L'équipage les suivit des yeux, jusqu'au

—Et ses conseils nous seront utiles, car il est habile et entreprenant.

—Mais vous-mêmes, capitaine, répondit André Vasling, vous nous en remontrerez à tous, car il y a encore en vous autant de vigueur que de savoir.

—Eh bien, mes amis, à demain. Rendez-vous à bord et prenez les dernières dispositions. Au revoir, André, au revoir, Penellan!

Le second et le matelot sortirent ensemble. Jean Cornutte et Marie demeurèrent en présence l'un de l'autre. Bien des larmes furent répandues pendant cette triste soirée. Jean Cornutte, voyant Marie si désolée, résolut de brusquer la séparation en quittant le lendemain la maison sans la prévenir. Aussi, ce soir-là même, lui donna-t-il son dernier baiser, et à trois heures du matin il fut sur pied.

Ce départ avait attiré sur l'estacade tous les amis du vieux marin. Le curé, qui devait bénir l'union de Marie et de Louis, vint donner une dernière bénédiction au navire. De rudes poignées de main furent silencieusement échangées, et Jean Cornutte monta à bord.

L'équipage était au complet. André Vasling donna les derniers ordres. Les voiles furent larguées, et le brick s'éloigna rapidement par une bonne brise de nord-ouest, tandis que le curé, debout au milieu des spectateurs agenouillés, remettait ce navire entre les mains de Dieu.

Où va ce navire ? Il suit la route périlleuse sur laquelle se sont perdus tant de naufragés ! Il n'a pas de destination certaine ! Il doit s'attendre à tous les périls, et savoir les braver sans hésitation ! Dieu seul sait où il lui sera donné d'aborder ! Dieu le conduise !

*A continuer.*

—:o:—

## LA LÉGENDE DE LA SAINTE CHAPELLE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le plan et l'érection d'un monument sont mis en concours. Lorsqu'il s'est agit d'ériger la sainte chapelle, on en usa absolument comme on fit de nos jours pour le nouvel opéra, les concurrents se mirent à l'œuvre.

—Il y a une légende à ce sujet, la voici :

Il y avait à cette époque un architecte de grand renom, et cet architecte avait une fille d'une beauté angélique ; il avait aussi deux élèves qu'il affectionnait tendrement, parce qu'ils lui faisaient honneur et qu'ils promettaient de devenir célèbres un jour. L'un était un bel et fier adolescent de la cité ; l'autre était Italien. Autant le caractère du premier était joyeux et franc, autant l'autre était sournois et emporté. Tous deux aimaient la fille du maître.

—Mes enfants, leur dit-il un matin, je connais votre amour pour Clairette ; eh bien ! voici une occasion de mériter sa main. Notre bon roi ouvre un concours pour l'érection d'une sainte chapelle :

mettez-vous sur les rangs, et celui dont le projet sera accepté deviendra l'époux de ma Clairette.

Les deux élèves acceptèrent.

Comme l'amitié les unissait, ils travaillaient ensemble à leur projet. Mais l'Italien vit bientôt qu'il ne pouvait lutter avec un pareil concurrent. Alors une pensée terrible, criminelle, traversa son esprit...

—Quelque temps après, le concours touchait à sa fin, les juges allaient bientôt prononcer sur tous les projets présentés, Clairette, qui aimait l'enfant de la cité, lui demanda s'il espérait remporter le prix.

—Je l'espère, répondit celui-ci qui aimait la jeune fille de toutes les forces de son cœur généreux.

Un matin, il était disparu... deux jours après, il n'était pas revenu... L'Italien était plus sombre que jamais. On attribuait sa tristesse à la disparition de son ami.

Hélas ! le jour de l'examen arriva, et seul l'Italien se dirigea avec son vieux maître et Clairette qui pleuraient vers la salle où on allait proclamer le nom du lauréat... Ce nom fut celui de l'Italien... Clairette s'évanouit, le vieux maître hochait sa tête grise... mais il avait promis.

—Clairette sera ta femme, dit-il à l'Italien.

Mais Clairette demanda un au parce qu'elle espérait toujours que son ami reviendrait. L'année expirée elle en demanda une autre, si bien que lorsqu'elle n'eut plus de raison pour ajourner ce mariage, la chapelle était achevée, et c'est dans cette chapelle, son chef-d'œuvre, que l'Italien allait conduire la pauvre infortunée Clairette.

Le jour arriva. La chapelle était pleine de monde. Au moment où l'Italien s'avancait pour présenter sa fiancée à l'autel, un jeune homme, à la figure pâle, se dresse tout à coup devant lui en criant :

—Misérable !... Voleur !... Assassin !.....

L'Italien, terrifié, voulut fuir... il venait de reconnaître son ami... mais la foule l'arrêta.

C'était bien l'enfant de la cité, le bien-aimé de Clairette, qui était là. Il expliqua comment celui qu'il croyait son ami l'avait frappé avec un stylet et jeté dans la Seine pour lui voler ses plans et ses esquises. Il avait été pêché et recueilli mourant par une troupe de Bohémiens et emmené par eux sans avoir conscience de son état, car sa raison avait été longtemps chancelante, il avait été guéri et avait pu revenir où la gloire l'appelait et, en plus, l'amour de Clairette.

L'Italien fut mis à mort, et Clairette épousa le jeune architecte de la sainte chapelle.

Voilà, chers lecteurs, la légende ; je vous la donne telle qu'on me l'a racontée.

Z. II.

—:o:—

## UN ANCRE DE CHRISTOPHE COLOMB.

On vient de retrouver à Trinidad un ancre d'un des vaisseaux de Christophe Colomb. Le 4 août 1492, trois petits vaisseaux, sous le commandement de Christophe Colomb étaient ancrés à l'extrémité sud-ouest de l'île de la Trinidad. Tout-à-coup Colomb aperçoit comme une

montagne d'eau qui arrivait du sud, sur sa flottille. Son vaisseau est soulevé à une grande hauteur, à telle point que Colomb eut de ce voir jeter sur le rivage. Les deux autres navires furent secourus de la même manière, et l'un d'eux perdit un ancre dont la chaîne se rompit sous l'effort de la vague. C'est cet ancre qui aurait été retrouvé dernièrement.

Chose étrange c'est à six pieds au-dessous de la surface du sol et à 372 pieds du rivage que cette trouvaille a été faite.

On avait déjà remarqué que la terre gagnait rapidement sur la mer le long des rivages de Trinidad, ce dernier fait en est une preuve des plus frappantes, puisqu'il indique qu'autrefois les vaisseaux jetaient l'ancre là où sont maintenant des jardins.

L'ancre est d'une forme très-simple : elle a huit pieds de long et pèse 1100 livres.

—:o:—

## SUR LE GOUT DES FLEURS.

L'amour des fleurs est l'indice d'une intelligence, des instincts généreux, d'un grand cœur accessible à toutes les passions nobles.

Découvrez-vous, a dit un Sage, de quiconque n'aime ni la musique ni les fleurs. C'est qu'en effet les fleurs sont la musique des yeux, et que l'harmonie est là dans les formes, les couleurs et les parfums, comme elle est dans la combinaison des sons.

Selon l'expression d'un homme compétent en cette matière, il n'y a plus à présent d'hiver pour les fleurs, leur prix, même dans la saison rigoureuse, est à la portée de toutes les bourses. Quels progrès les horticulteurs ont fait depuis 50 ans ! Au commencement de ce siècle, les fleurs étaient si rares, qu'on était obligé d'y suppléer dans les soirées par le corail, les perles, les diamants, ou par des fleurs artificielles, grossière imitation de la nature ; une fleur de camélia se payait alors quarante ou cinquante francs. Maintenant il n'y a pas, chez les floristes, de différence entre le mois de décembre et le mois de mai : Violettes, lilas, roses, œillets naissent en masse, alors même que le froid durcit la terre et que la neige tombe à gros flocons.

—:o:—

Prud'homme vante les charmes de sa tendre moitié :

—Ma femme a des cheveux, des cheveux ! Quand elle les dénoue, ils lui tombent aux talons !

—Et la mienne, dit Guillobard, c'est encore plus fort ! Ils tombent par terre.

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an..... \$0.50  
Six mois..... 0.25  
Un numéro..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU.

170½ rue Sparks, Ottawa.